

Jean Baudrillard

Power Inferno

Requiem pour les Twin Towers Hypothèses sur le
terrorisme La violence du mondial



Galilée

Jean Baudrillard

Power Inferno

Requiem pour les Twin Towers Hypothèses sur le
terrorisme La violence du mondial



© 2002, ÉDITIONS GALILÉE, 9, rue Linné, 75005 Paris.

ISBN 0335-3095

Requiem pour les Twin Towers

Pourquoi, d'abord, les Twin Towers ? Pourquoi deux tours jumelles au World Trade Center ?

Tous les grands buildings de Manhattan s'étaient jusque-là affrontés dans une verticalité concurrentielle, d'où résultait le célèbre panorama architectural de la ville. Cette image a changé en 1973 avec la construction du World Trade Center. L'effigie du système est passée alors de l'obélisque et de la pyramide à la carte perforée et au graphe statistique. Ce graphisme architectural incarne un système non plus concurrentiel, mais numérique et comptable, où la concurrence disparaît au profit des réseaux et du monopole.

Le fait qu'elles soient deux signifie la perte de toute référence originale. S'il n'y en avait qu'une, le monopole ne serait pas parfaitement incarné. Seul le redoublement du signe met véritablement fin à ce qu'il désigne. Et il y a une fascination particulière dans cette duplication. Si hautes qu'elles soient, les deux tours signifient pourtant un arrêt de la verticalité. Elles ne sont pas de la même race que les autres buildings. Elles culminent dans l'exact reflet l'une de l'autre. Les buildings du Rockefeller Center miraient encore leurs façades de verre et d'acier dans une specularité infinie de la ville. Les tours, elles, n'ont plus de façade, plus de visage. En même temps que la rhétorique de la verticalité disparaît la rhétorique du miroir. Avec ces monolithes parfaitement équilibrés et aveugles, il ne reste qu'une sorte de boîte noire, de série close sur le double, comme si l'architecture, à l'image du système, ne procédait plus que du clonage et d'un code génétique immuable.

New York est la seule ville au monde à retracer ainsi, tout au long de son histoire, avec une fidélité prodigieuse, la forme actuelle du système et toutes ses péripéties. Il faut donc supposer que l'effondrement des tours – événement lui-même unique dans l'histoire des villes modernes – préfigure l'aboutissement dramatique de cette forme d'architecture et du système qu'elle incarne. Dans leur pure modélisation informatique, financière, comptable, numérique, elles en étaient le cerveau. En frappant là, les terroristes ont donc touché au

centre névralgique du système. La violence du mondial passe aussi par l'architecture, par l'effroi de vivre et de travailler dans ces sarcophages de verre, d'acier et de béton. L'effroi d'y mourir n'est pas séparable de l'effroi d'y vivre. C'est pourquoi la contestation de cette violence passe aussi par la destruction de cette architecture.

Ces monstres architecturaux ont toujours suscité une fascination ambiguë, une forme contradictoire d'attraction et de répulsion, et donc, quelque part, une envie secrète de les voir disparaître. Dans le cas des Twins, il s'y ajoute cette symétrie parfaite et cette gémellité, qui est certes une qualité esthétique, mais surtout un crime contre la forme, une tautologie de la forme, qui entraîne la tentation de la briser. Leur destruction elle-même a respecté cette symétrie : double impact à quelques minutes d'intervalle – suspense qui peut encore faire croire à un accident, là encore c'est le deuxième impact qui signe l'acte terroriste.

L'effondrement des tours est l'événement symbolique majeur. Imaginez qu'elles ne se soient pas effondrées, ou qu'une seule se soit effondrée : l'effet n'aurait pas du tout été le même. La preuve éclatante de la fragilité de la puissance mondiale n'aurait pas été la même. Les tours, qui étaient l'emblème de cette puissance, l'incarnent encore dans leur fin dramatique, qui ressemble à un suicide. En les voyant s'effondrer d'elles-mêmes, comme par implosion, on avait l'impression qu'elles se suicidaient en réponse au suicide des avions-suicide.

À la fois objet architectural et objet symbolique, c'est évidemment l'objet symbolique qui était visé, et on peut penser que c'est leur destruction physique qui a entraîné leur effondrement symbolique. Mais c'est le contraire : c'est l'agression symbolique qui a entraîné leur effondrement physique. Comme si la puissance qui portait jusqu'ici ces tours perdait brusquement tout ressort. Comme si cette puissance arrogante cédait brusquement sous l'effet d'un effort trop intense : celui de vouloir être l'unique modèle du monde. Fatiguées d'être ce symbole trop lourd à porter, elles ont succombé cette fois physiquement, elles ont succombé verticalement, à bout de forces, aux yeux éblouis du monde entier.

C'est très logiquement que la montée en puissance de la puissance exacerbe la volonté de la détruire. Mais il y a plus : quelque part, elle est complice de sa propre destruction. Et cette dénégation interne est

d'autant plus forte que le système se rapproche de la perfection et de la toute-puissance. Tout s'est donc fait par une sorte de complicité imprévisible, comme si le système entier, de par sa fragilité interne, entraînait dans le jeu de sa propre liquidation, et donc dans le jeu du terrorisme. On a dit : Dieu même ne peut se déclarer la guerre. Eh bien si : l'Occident, en position de Dieu, de toute-puissance divine et de légitimité morale absolue, devient suicidaire et se déclare la guerre à lui-même.

Quant à la question de ce qu'il faudrait reconstruire à la place des tours, elle est insoluble – on ne peut rien imaginer d'équivalent qui vaille la peine d'être détruit. Les Twin Towers en valaient la peine. On ne peut en dire autant de beaucoup d'œuvres architecturales. La plupart des choses ne méritent pas d'être détruites ou sacrifiées – seules les œuvres de prestige méritent de l'être. Cette proposition n'est pas si paradoxale, et pose une question fondamentale à l'architecture : on ne devrait construire que ce qui, par son excellence, serait digne d'être détruit. Faites un tour d'horizon en fonction de cette interrogation, et vous verrez que peu de chose y résisterait.

Il y a des précédents célèbres à cet attentat, dans la destruction volontaire d'œuvres sublimes, dont la beauté ou la puissance sont comme une provocation. La destruction criminelle du Temple d'Éphèse, Rome et Héliogabale, l'incendie du Pavillon d'Or chez Mishima. Sans oublier, dans *l'Agent Secret* de Conrad, la tentative anarchiste de dynamiter l'Observatoire de Greenwich, « pour libérer le Peuple du Temps ».

Quoi qu'il en soit, les tours ont disparu. Mais elles nous ont laissé le symbole de leur disparition, le symbole de la disparition possible de cette toute-puissance qu'elles incarnaient. Quoi qu'il advienne par la suite, celle-ci aura été détruite ici, l'espace d'un instant.

Par ailleurs, si les deux tours ont disparu, elles ne sont pas anéanties. Même pulvérisées, elles nous ont laissé la forme de leur absence. Tous ceux qui les ont connues ne peuvent cesser de les imaginer, elles et leur dessin dans le ciel, visibles de tous les points de la ville. Leur fin dans l'espace matériel les fait passer dans un espace imaginaire définitif. Par la grâce du terrorisme, elles sont devenues le plus bel édifice mondial – ce qu'elles n'étaient certes pas du temps de leur existence.

Quoi qu'on pense de leur qualité esthétique, les Twin Towers étaient une performance absolue, et leur destruction est elle-même une performance absolue.

Cela ne justifie pourtant pas l'exaltation par Stockhausen du 11 septembre comme de la plus sublime des œuvres d'art. Pourquoi un événement exceptionnel devrait-il être une œuvre d'art ? La récupération esthétique est aussi odieuse que la récupération morale ou politique – surtout quand l'événement n'est si singulier que parce qu'il est précisément au-delà de l'esthétique comme de la morale. Ceci dit – et dans ce sens sa déclaration est juste – l'événement est stupéfiant en soi, au-delà de tout commentaire. Il est irréprésentable, parce qu'il absorbe en lui toute l'imagination et qu'il n'a pas de sens. Il se referme, comme dirait Rothko, dans toutes les directions. Rien ne peut lui équivaloir. Le seul écho serait peut-être dans certaines formes de l'art moderne, qu'on peut dire terroristes, et donc annonciatrices d'un tel événement, mais jamais comme représentation – et jamais après. Après un tel événement, il est trop tard pour l'art, il est trop tard pour la représentation.

L'utopie situationniste d'une équivalence de l'art et de la vie était terroriste en substance : terroriste est le point extrême où la radicalité de la performance artistique, ou de l'idée, est passée dans les choses elles-mêmes, dans l'écriture automatique de la réalité, selon un transfert poétique de situation. Mais si l'art a pu rêver d'être cet événement matériel qui absorbe toute représentation possible, il en est bien loin, et rien de l'ordre de l'imagination ou de la représentation ne peut égaler ou se mesurer aujourd'hui à un tel événement.

Sinon l'allégorie troublante de cet artiste africain à qui on avait commandé une œuvre à installer sur la dalle du World Trade Center. Œuvre qui le représentait lui-même, son corps transpercé par des avions, tel un moderne saint Sébastien. Venu le matin du 11 septembre pour y travailler dans son atelier, il est mort enseveli avec elle sous les décombres des tours. Tel serait au fond le comble de l'art – la perfection magique de l'œuvre enfin réalisée, transfigurée et anéantie en même temps par l'événement grandeur nature qu'elle préfigurait.

Tout est dans le premier instant. Tout se trouve conjugué dans le choc des extrêmes. Et si l'on récuse ce moment de fascination où se trouve condensée, à travers l'immoralité de l'image, l'intuition stupéfiante de l'événement, on perd toute chance d'en saisir le caractère exceptionnel. Tous les discours ne font alors que nous en éloigner irrévocablement, et la puissance de l'événement se perd dans des considérations politiques et morales.

À un événement unique il faut donc une réaction unique, immédiate et sans appel, qui en utilise l'énergie potentielle – tout ce qui suit, y compris la guerre, n'étant qu'une forme de dilution et de substitution. D'où la difficulté de l'affronter sans tenter de l'expliquer de quelque façon : tout ce qui cherche à lui donner un sens, fût-il le plus subtil et le plus favorable, le nie secrètement. Car ce qui fait événement procède d'une dissociation des effets et des causes, d'une précession des effets et d'un tel dépassement de la causalité qu'il semble en effacer le principe (sans doute rien n'a-t-il véritablement lieu que ce qui n'a pas de raison suffisante d'avoir lieu).

Tout ce qu'on peut faire, c'est répondre à un événement par un autre événement, c'est-à-dire par une analyse éventuellement aussi inacceptable que l'événement lui-même. Et si, dans l'événement singulier, les effets se libèrent de leurs causes, alors la pensée qui l'affronte doit elle aussi se libérer de ses présupposés et de ses références.

Y a-t-il précession de la pensée sur l'événement ? On a l'impression que l'événement a toujours été là, présent par anticipation, et qu'il va plus vite que la pensée, faisant soudain le vide autour de lui et dépouillant le monde de toute actualité. D'une certaine façon d'ailleurs, nous ne le vivons pas comme ayant vraiment eu lieu, mais comme une fantasmagorie, avec l'angoisse rétrospective qu'il ait pu ne pas avoir lieu. Le plus infime détail aurait pu faire échouer une telle entreprise et sans doute, pour la même infime raison – car le destin est subtil –, plus d'un événement exceptionnel n'aura jamais eu lieu. Mais quand il advient, il provoque comme un effet de souffle, de bombe à absorption qui asphyxie tous les événements futurs. De sorte qu'il efface non seulement tout ce qui l'a précédé, mais encore tout ce qui vient après lui.

Et pourtant, de quelque façon, la pensée le précède, car elle aussi travaille à faire le vide, afin qu'y surgisse ce qui n'a pas été signifié, et ne le sera sans doute jamais. C'est ce qui distingue la pensée radicale de l'analyse critique : celle-ci travaille à négocier son objet dans l'échange du sens et de l'interprétation, tandis que la première tente de l'arracher à cette tractation et de le rendre à l'échange impossible. L'enjeu n'est plus dans l'explication, mais dans un duel, dans un défi respectif de la pensée et de l'événement. C'est à ce prix qu'on peut garder à l'événement sa littéralité.

L'analyse radicale se mesure à l'événement même. Elle ne le considère pas comme un fait – toute interprétation comme « fait » est une interprétation « factice ». Et s'il est vrai que la plupart des événements se laissent réduire à l'état de fait, seuls méritent le nom d'événements ceux qui y échappent. L'analyse n'en est pas non plus le miroir, car tout face-à-face avec le « réel » est impossible (le réel lui-même est impossible, et le fait qu'il ait lieu n'ôte rien à son impossibilité objective).

Il convient de se mesurer à cet événement dans son impossibilité, dans son caractère inimaginable, même comme accident. Si événement il y a, il ne peut qu'arracher les concepts à leur champ de référence. Ce qui rend vaine toute tentative de totalisation, y compris par le Mal ou par le pire. Certes le système continuera sans répit, mais sans fin désormais, pas même celle de son apocalypse. Puisque l'apocalypse est déjà là, sous forme de liquidation inexorable de toute civilisation, peut-être même de l'espèce. *Mais ce qui est liquidé, il faut encore le détruire.* Et la pensée et l'événement ont partie liée dans cet acte de destruction symbolique.

Hypothèses sur le terrorisme

Écarter d'emblée l'hypothèse selon laquelle le 11 septembre ne constituerait qu'un accident ou une péripétie sur la voie d'une mondialisation irréversible. Hypothèse au fond désespérée, car il s'est passé là quelque chose d'inouï, et le dénier, c'est admettre que rien désormais ne peut plus faire événement, que nous sommes voués à la logique sans faille d'une puissance mondiale capable d'absorber toute résistance, tout antagonisme, et même de s'y renforcer – l'acte terroriste ne faisant qu'accélérer l'emprise planétaire d'une puissance et d'une pensée unique.

À cette hypothèse zéro s'oppose l'hypothèse maximale, le pari maximal sur le caractère événementiel du 11 septembre – l'événement se définissant comme ce qui, dans un système d'échange généralisé, crée brusquement une zone d'échange impossible : l'échange impossible de la mort au cœur de l'événement même, et l'échange impossible de cet événement contre n'importe quel discours. De là sa puissance symbolique, et c'est cette puissance symbolique qui nous a tous frappés dans les événements de Manhattan.

Selon l'hypothèse zéro, l'événement terroriste est insignifiant. Il n'aurait pas dû exister et, au fond, il n'existe pas, selon l'idée que le Mal n'est qu'illusion ou péripétie accidentelle dans la trajectoire du Bien – en l'occurrence de l'Ordre mondial et d'une mondialisation bienheureuse. La théologie s'est toujours fondée sur cette irréalité du Mal en tant que tel.

Autre hypothèse : ce sont des fous suicidaires, des psychopathes, des fanatiques d'une cause pervertie, eux-mêmes manipulés par quelque puissance maléfique qui ne fait qu'exploiter le ressentiment et la haine des peuples opprimés pour assouvir sa rage de destruction. Même hypothèse, mais plus favorable celle-ci, et qui tente de donner au terrorisme une sorte de raison historique : celle qui y voit l'expression réelle du désespoir des peuples opprimés. Mais cette thèse est elle-même suspecte, car elle condamne le terrorisme à ne

représenter la misère mondiale que dans un geste définitif d'impuissance. Et même si on concède au terrorisme une forme propre de contestation politique de l'ordre mondial, c'est en général pour en dénoncer l'échec et, du coup, l'effet pervers, qui est de consolider involontairement cet ordre mondial. C'est la version d'Arundhati Roy qui, tout en dénonçant la puissance hégémonique, dénonce le terrorisme comme son frère jumeau, le jumeau diabolique du système. De là à imaginer que si le terrorisme n'existait pas, le système l'aurait inventé... Et pourquoi pas l'attentat du 11 septembre comme un coup de la CIA ?

Là encore, c'est supposer que toute violence adverse est finalement complice de l'ordre existant, c'est disqualifier les intentions des acteurs, et l'enjeu même de leur action. C'est rapporter celle-ci à ses conséquences « objectives » (les conséquences géopolitiques du 11 septembre) et jamais à sa puissance propre. D'ailleurs, qui manipule l'autre ? Qui fait le jeu de l'autre ? C'est aussi bien la mouvance terroriste qui profite de l'avancement du système pour monter elle-même en puissance, dans une course parallèle où les deux adversaires, à la différence des conflits de classe et des guerres historiques, ne se rencontrent jamais véritablement.

Il faut même aller plus loin : plutôt que l'hypothèse d'une complicité « objective » du terrorisme avec l'ordre mondial, il faut faire celle, exactement inverse, d'une complicité interne, profonde, de cette puissance avec celle qui se dresse contre elle de l'extérieur – d'une instabilité et d'une défaillance internes qui vont en quelque sorte à la rencontre de la déstabilisation violente de l'acte terroriste. Sans l'hypothèse de cette coalition secrète, de cette prédisposition complice, on ne comprend rien au terrorisme et à l'impossibilité d'en venir à bout.

Si l'objectif du terrorisme est de déstabiliser l'ordre mondial par ses seules forces, dans un choc frontal, alors il est absurde : le rapport de forces est tellement inégal – et, de toute façon, cet ordre mondial est déjà le lieu d'un tel désordre et d'une telle dérégulation qu'il est bien inutile d'en faire plus. C'est même courir le risque, par ce désordre

supplémentaire, de renforcer, comme on le voit partout aujourd'hui, les dispositifs de contrôle policier et sécuritaire.

Mais c'est peut-être là le rêve des terroristes – le rêve d'un ennemi immortel. Car s'il n'existe plus, il devient difficile de le détruire. Tautologie certes, mais le terrorisme est tautologique, et sa conclusion est un syllogisme paradoxal : si l'État existait vraiment, il donnerait au terrorisme un sens politique. Puisque celui-ci n'en a manifestement pas (mais il en a d'autres), c'est la preuve que l'Etat n'existe pas, et que son pouvoir est dérisoire.

Quel est donc le message secret des terroristes ? Dans une fable de Nasreddin, on le voit passer tous les jours la frontière avec des mules chargées de sacs. Chaque fois, on fouille les sacs, mais on n'y trouve rien. Et Nasreddin continue de passer la frontière avec ses mules. Longtemps après, on lui demande ce qu'il pouvait bien passer en contrebande. Et Nasreddin de répondre : « Je passais des mules. »

Ainsi peut-on se demander, derrière tous les mobiles apparents de l'acte terroriste – religion, martyre, vengeance ou stratégie – quel est le véritable objet de contrebande ? C'est tout simplement, à travers ce qui nous apparaît comme un suicide, l'échange impossible de la mort, le défi au système par le don symbolique de la mort, qui devient une arme absolue (les tours semblent l'avoir compris, puisqu'elles y ont répondu par leur propre effondrement).

Telle est l'hypothèse souveraine : c'est que le terrorisme n'a au fond pas de sens, pas d'objectif, et ne se mesure pas à ses conséquences « réelles », politiques et historiques. Et que c'est paradoxalement parce qu'il n'a pas de sens qu'il fait événement dans un monde de plus en plus saturé de sens et d'efficacité.

L'hypothèse souveraine, c'est celle qui pense le terrorisme au-delà de sa violence spectaculaire, au-delà de l'islam et de l'Amérique, comme l'émergence d'un antagonisme radical au cœur même du processus de mondialisation, d'une force irréductible à cette réalisation intégrale, technique et mentale, du monde, à cette évolution inexorable vers un ordre mondial achevé.

Contre-puissance vitale aux prises avec la puissance de mort du système. Puissance de défi à une mondialité totalement soluble dans la

circulation et dans l'échange. Puissance d'une singularité irréductible, plus violente à mesure que le système étend son hégémonie – jusqu'à un événement de rupture tel que celui du 11 septembre, qui ne résout pas cet antagonisme, mais qui lui donne d'un seul coup une dimension symbolique.

Le terrorisme n'invente rien, n'inaugure rien. Il porte simplement les choses à l'extrême, au paroxysme. Il exacerbe un certain état des choses, une certaine logique de la violence et de l'incertitude.

Le système lui-même, par l'extension spéculative de tous les échanges, la forme aléatoire et virtuelle qu'il impose partout, les flux tendus, les capitaux flottants, la mobilité et l'accélération forcée, fait régner désormais un principe général d'incertitude que le terrorisme ne fait que traduire en insécurité totale. Le terrorisme est irréel et irréaliste ? Mais notre réalité virtuelle, nos systèmes d'information et de communication sont eux aussi, depuis longtemps, au-delà du principe de réalité. Quant à la terreur, on sait qu'elle est déjà là partout, dans la violence institutionnelle, mentale et physique, à doses homéopathiques. Le terrorisme ne fait que cristalliser tous les ingrédients en suspension. Il parachève l'orgie de puissance, de libération, de flux, de calcul, dont les Twin Towers étaient l'incarnation, tout en étant la déconstruction violente de cette forme extrême d'efficacité et d'hégémonie.

Ainsi, devant le Ground Zéro, dans les décombres de la puissance mondiale, nous ne pouvons que retrouver désespérément notre image.

Il n'y a d'ailleurs rien d'autre à voir sur le Ground Zéro – pas même un signe d'hostilité envers un ennemi invisible. Seule règne l'immense compassion du peuple américain envers lui-même – à coup de bannières étoilées, d'ex-voto, de culte des victimes et des héros postmodernes que sont les pompiers et les policiers. La compassion comme passion nationale d'un peuple qui se veut seul avec Dieu et préfère se voir frappé par Dieu que par quelque puissance maléfique. « *God bless America* » est devenu : enfin Dieu nous a frappés. Consternation mais, au fond, reconnaissance éternelle pour cette sollicitude divine, qui a fait de nous des victimes.

Le raisonnement de la conscience morale est celui-ci : puisque nous sommes le Bien, ce ne peut être que le Mal qui nous a frappés. Mais si, pour ceux qui se veulent l'incarnation du Bien, le Mal est inimaginable, ce ne peut être que Dieu qui les frappe. Et pour les punir de quoi, au fond, sinon d'un excès de Vertu et de Puissance, de cette démesure que signifie l'indivision du Bien et de la Puissance ? Rappel à l'ordre pour être allés trop loin dans le Bien et dans l'incarnation du Bien. Ce qui n'est pas pour leur déplaire, et ne les empêchera pas de continuer de faire le Bien sans scrupule. Et donc de se retrouver encore plus seuls avec Dieu. Et donc d'ignorer encore plus profondément l'existence du Mal.

La sœur jumelle de la compassion (aussi jumelles que les deux tours), c'est l'arrogance. On pleure sur soi-même, et en même temps on est les plus forts. Et ce qui nous donne le droit d'être les plus forts, c'est qu'on est désormais des victimes. C'est l'alibi parfait, c'est toute l'hygiène mentale de la victime, par où se résout toute culpabilité, et qui permet d'user en quelque sorte du malheur comme d'une carte de crédit.

Les Américains manquaient d'une telle blessure (à Pearl Harbor, ils furent attaqués en termes de guerre, et non d'agression symbolique). Revers idéal pour une nation enfin blessée au cœur et libre, l'ayant expiée, d'exercer sa puissance en toute bonne conscience. Situation rêvée depuis toujours dans la science-fiction : celle de quelque force obscure qui les anéantirait, et qui, jusque-là, n'existait que dans leur inconscient (ou quelque autre anfractuosité mentale). Et voici que tout d'un coup elle se matérialise par la grâce du terrorisme ! Voici que l'axe du Mal s'empare de l'inconscient de l'Amérique et réalise par la violence ce qui n'était que phantasme et pensée du rêve !

Tout vient de ce que l'Autre, comme le Mal, est inimaginable. Tout vient de l'impossibilité de concevoir l'Autre – ami ou ennemi – dans son altérité radicale, dans son irréconciliable étrangeté. Refus qui s'enracine dans l'identification totale à soi-même autour des valeurs morales et de la puissance technique. Ça, c'est l'Amérique qui se prend pour l'Amérique et qui, en mal d'altérité, louche sur elle-même dans la compassion la plus folle.

Entendons-nous : l'Amérique n'est ici que l'allégorie ou la figure universelle de toute puissance incapable de supporter le spectre de

l'adversité. Comment l'Autre, sauf à être stupide, psychopathe ou illuminé, peut-il se vouloir différent, différent sans appel, sans même le désir de se rallier à notre évangile universel ?

Telle est l'arrogance de l'Empire -comme dans l'allégorie de Borges (*Les Peuples du miroir*) : les peuples vaincus sont exilés derrière les miroirs, où ils sont condamnés à refléter l'image des vainqueurs. (Mais un jour, ils se mettent à ressembler de moins en moins à leurs vainqueurs et, finalement, ils brisent les miroirs et repartent à l'assaut de l'Empire.)

Même exil derrière le miroir de la ressemblance chez Philippe Muray dans son adresse aux « Chers Djihadistes » : « Nous vous avons fabriqués, vous djihadistes et terroristes, et vous finirez prisonniers de la ressemblance. Votre radicalité, c'est nous qui vous l'avons refilee. Nous pouvons le faire parce que nous sommes indifférents à tout, et à nos propres valeurs. Vous ne pouvez pas nous tuer, parce que nous sommes déjà morts. Vous croyez nous combattre, mais vous êtes inconsciemment des nôtres, vous êtes déjà assimilés. » Ou encore : « Vous avez fait du bon travail, mais vous n'avez fait que vous suicider en tant que singularité... Vous êtes rentrés par votre acte même dans le jeu mondial que vous exécutez. »

Constat d'abjection de notre culture agonisante, mais aussi constat d'échec de toute violence antagoniste, ou qui se croit telle. Pauvres rebelles, pauvres naïfs ! « Nous vous vaincrons parce que nous sommes plus morts que vous ! » *Mais il ne s'agit pas de la même mort.* Quand la culture occidentale voit s'éteindre toutes ses valeurs une à une, elle involue vers le pire. Notre mort à nous est une extinction, un anéantissement, ce n'est pas un enjeu symbolique – là est notre misère. Quand une singularité met en jeu sa propre mort, elle échappe à cette extermination lente, elle meurt de sa belle mort. C'est un immense jeu à quitte ou double. La singularité, en se suicidant, suicide l'autre du même coup – on peut dire que les actes terroristes ont littéralement « suicidé » l'Occident. Mort contre mort, donc, mais transfigurée par l'enjeu symbolique. « Nous avons déjà dévasté notre univers, que voulez-vous de plus ? », dit Muray. Mais justement, cet univers, *nous n'avons fait que le dévaster, il faut encore le détruire.*

Le détruire symboliquement. Ce n'est pas du tout le même travail. Et si, le premier, nous l'avons fait – celui-là, seuls d'autres vont pouvoir le faire.

Jusque dans la vengeance et dans la guerre, on peut voir le même manque d'imagination – même impossibilité d'envisager l'autre comme adversaire à part entière, même solution magique, qui est de l'exterminer et de l'effacer sans autre forme de procès.

Faire de l'islam l'incarnation du Mal serait encore lui faire honneur (et se faire honneur du même coup). Mais on ne l'entend pas ainsi : quand on dit que l'islam est le Mal, on sous-entend *qu'il va mal*, qu'il est malade, et qu'il est violent parce qu'il est malade, parce qu'il se vit comme victime humiliée, et cuve son ressentiment au lieu d'entrer joyeusement dans le Nouvel Ordre Mondial. L'islam est régressif et fondamentaliste par désespoir. Mais s'il devient offensif, alors il doit être réduit à l'impuissance. En un mot, l'islam n'est pas ce qu'il devrait être. Et l'Occident, alors ?

Même impossibilité d'envisager un seul instant que ces « fanatiques » puissent s'engager en pleine « liberté », sans être du tout aveugles, inconscients ou manipulés. Car nous avons le monopole de l'évaluation du Bien et du Mal – sous-entendu : le seul choix « libre et responsable » ne peut qu'être conforme à notre loi morale. Qui est d'imputer toute résistance, toute infraction à nos valeurs à un aveuglement de la conscience (mais d'où vient cet aveuglement ?). Que l'homme « libre et éclairé » choisisse nécessairement le Bien, c'est notre préjugé universel – paradoxal d'ailleurs, puisque l'homme assigné à ce choix « rationnel » n'est plus au fond libre de sa décision (la psychanalyse s'est elle aussi spécialisée dans l'interprétation de ces « résistances »).

Sur ce point, Lichtenberg nous dit quelque chose de plus étrange et de plus original, à savoir que le bon usage de la liberté est d'en abuser, et d'en faire un usage excessif. Y compris d'assumer sa propre mort et celle des autres. D'où l'absurdité du qualificatif de « lâches » appliqué aux terroristes : lâches pour avoir choisi le suicide, lâches pour avoir sacrifié des innocents (quand on ne les accuse pas d'en profiter pour gagner le paradis).

Il faudrait quand même essayer de franchir l'impératif moral du respect inconditionnel de la vie humaine, et concevoir qu'on puisse respecter en l'autre et en soi-même autre chose et plus que la vie (l'existence n'est pas tout, c'est même la moindre des choses) : un destin, une cause, une forme de fierté, d'orgueil ou de sacrifice. Il y a des enjeux symboliques qui dépassent de loin l'existence et la liberté – dont la perte pour nous est insupportable parce que nous en avons fait les valeurs fétiches d'un ordre humaniste universel. Ainsi nous ne pouvons imaginer un acte terroriste commis en pléines autonomie et « liberté de conscience ». Or, le choix en termes d'obligation symbolique est quelquefois profondément mystérieux – ainsi Romand, l'homme de la double vie, qui assassine toute sa famille, non de peur d'être démasqué, mais d'infliger aux siens la déception profonde de découvrir son imposture. Se suicider n'aurait pas effacé le crime, il se serait simplement déchargé de la honte sur les autres. Où est le courage, où est la lâcheté ? La question de la liberté, de la sienne ou de celle des autres, ne se pose plus en termes de conscience morale, et une liberté supérieure doit pouvoir nous faire disposer d'elle jusqu'à en abuser ou à en faire le sacrifice. Omar Khayyam : « N'est-il pas mieux pour toi d'asservir un seul être par la douceur que de libérer mille esclaves ? »

Vu dans cette perspective, c'est presque à un renversement de la dialectique de la domination qu'on assiste, à une inversion paradoxale de la relation du maître et de l'esclave. Maître jadis était celui qui était exposé à la mort et pouvait la mettre en jeu. Esclave celui qui, privé de mort et de destin, était voué à la survie et au travail. Qu'en est-il aujourd'hui ? Nous, les puissants désormais à l'abri de la mort et surprotégés de toutes parts, occupons exactement la position de l'esclave, tandis que ceux qui disposent de leur mort et n'ont pas comme nous la survie pour enjeu exclusif – ce sont eux aujourd'hui qui occupent symboliquement la position du maître.

Autre objection sérieuse, non plus cette fois quant aux mobiles, mais quant à la teneur symbolique de l'acte terroriste. S'agit-il, dans l'attentat du 11 septembre, dans ce défi violent à la logique triomphante de la mondialisation, d'un acte symbolique au sens fort

(c'est-à-dire impliquant une réversion et une transmutation des valeurs) ? Selon Caroline Heinrich, par exemple, les terroristes n'auraient fait, en s'attaquant à une logique de la simulation et de l'indifférence au nom d'un système de valeurs et de réalité supérieur, que ressusciter une nouvelle logique identitaire. « Contre la logique de l'indifférence, dit-elle, les terroristes cherchent à rendre un sens à ce qui n'en a plus. » Le réel pour nous étant ce qu'il est, c'est-à-dire une illusion référentielle, les terroristes ne feraient que lui substituer un nouvel enjeu, de nouvelles valeurs venues du fond des âges.

Ce que leur reproche aussi Philippe Muray : « Nous avons liquidé toutes nos valeurs, c'est même le sens de toute notre histoire, et vous nous ramenez vos valeurs fantômes, votre identité fantôme, votre "intégrité", que vous opposez à un monde désintégré. » Les terroristes prennent des référents « de simulation » (les tours, le marché, la méga-culture occidentale) pour des référents réels. Contre l'inhumanité de l'échange intégral, ils inaugurent de nouveau une métaphysique de la vérité (toujours selon Caroline Heinrich). Or, l'essentiel n'est pas de s'en prendre à la simulation, *c'est de s'en prendre à la vérité elle-même*. Rien ne sert de s'attaquer aux simulacres, si c'est pour retomber dans la vérité. Rien ne sert de s'attaquer au virtuel, si c'est pour retomber dans la réalité.

D'autant, selon Caroline Heinrich, que les terroristes sont eux-mêmes en pleine simulation : l'acte terroriste est généré par des modèles. Il est même un remarquable exemple de la précession des modèles sur le réel (les régisseurs d'Hollywood ont été sollicités comme consultants par les stratèges antiterroristes). D'autre part, leur action se modèle en tous points sur les dispositifs technologiques du système. Comment peut-on alors, en jouant le même jeu que lui, prétendre en renverser les finalités ?

L'objection est forte, mais réductrice en ce qu'elle s'en tient au discours religieux et fondamentaliste des terroristes, par où ils prétendent effectivement contester le système mondial au nom d'une vérité supérieure. Mais ce n'est pas dans le discours, c'est dans l'acte même qu'est « l'irruption minimale de réversibilité » qui fait de cet acte un acte symbolique. Les terroristes attentent à un système de réalité intégrale par un acte qui n'a, dans son moment même, ni sens ni référence véritables dans un autre monde. Il s'agit tout simplement

de ruiner le système – lui-même indifférent à ses propres valeurs – selon ses propres armes. Plus encore que ses armes technologiques, ce qu'ils s'approprient d'essentiel et dont ils font une arme décisive, c'est ce non-sens et cette indifférence qui sont au cœur du système.

Stratégie de réversion, de retournement de la puissance, non pas au nom d'un affrontement moral ou religieux ni de quelque « choc de civilisations », mais de par l'inacceptabilité pure et simple de cette puissance mondiale.

Il n'est d'ailleurs pas besoin d'être islamiste ni d'en appeler à une vérité supérieure pour trouver cet ordre mondial inacceptable. Islamiste ou non, nous partageons ce refus fondamental, et il y a bien des signes de désarroi et de fracture, de fragilité, au cœur de cette puissance même. C'est cela la « vérité » de l'acte terroriste, il n'y en a pas d'autre, et surtout pas celle d'un fondamentalisme auquel on le réfère pour mieux le disqualifier.

Ce que ressuscite le terrorisme, c'est quelque chose qui ne se négocie pas dans un système de différences et d'échange généralisé. Différence et indifférence se négocient parfaitement bien entre elles. Ce qui fait événement, c'est ce dont il n'y a pas d'équivalent. Et il n'y a pas d'équivalent à l'acte terroriste dans quelque vérité transcendante.

Quand Caroline Heinrich lui oppose les graffiti comme seul acte symbolique rigoureux, en ce qu'ils ne signifient rien et usent de signes vides pour les conduire à l'absurde, elle ne croit pas si bien dire : les graffiti sont bien un acte terroriste (avec New York, eux aussi, comme foyer d'origine), non par leur revendication identitaire – « je suis Untel, j'existe, je vis à New York » –, mais par leur désinscription des murs et de l'architecture de la ville, par la déconstruction violente du signifiant lui-même (leurs rames de métro tatouées de graffiti plongeaient jusqu'au cœur de New York exactement comme les terroristes ont projeté leurs Boeing sur les Twin Towers).

La question est celle du réel. Selon Žižek, la passion du ^{XX^E} et du ^{XXI^E} SIÈCLE, c'est la passion eschatologique du réel, la passion nostalgique de cet objet perdu ou en voie de disparition. Et les terroristes ne feraient au fond que répondre à cette exigence pathétique de réel.

Pour Philippe Muray aussi, le terrorisme des djihadistes n'est que le sursaut d'un réel agonisant – séquelle d'une histoire dramatique en

fin de parcours, et qui se tétanise justement parce qu'elle est moribonde. Mais ce rappel à l'ordre du Réel et de l'Histoire est lui-même pathétique, car il correspond à une phase antérieure et non pas à celle, actuelle, d'une réalité intégrale qui est celle de la mondialisation. À ce stade, il ne peut être répondu par quelque négativité que ce soit. À cette offensive « intégriste » du système mondial, il ne peut être répondu que par l'irruption d'une singularité qui, elle, n'a rien à voir avec le réel.

La plus récente des versions du 11 septembre, et la plus excentrique, est celle selon laquelle tout est l'œuvre d'un complot terroriste interne (CIA, extrême droite fondamentaliste, etc.). Thèse apparue avec la mise en doute de l'attaque aérienne sur le Pentagone et, par extension, de l'attentat sur les Twin Towers (Thierry Meyssan : *L'Effroyable Imposture*).

Et si tout était faux ? Si tout était truqué ? Thèse tellement irréaliste qu'elle mérite d'être prise en compte, comme tout événement exceptionnel mérite d'être mis en doute : il y a ainsi toujours en nous l'exigence à la fois d'un événement radical et d'une fourberie totale. Phantasme de machination qui se vérifie d'ailleurs assez souvent : on ne compte plus les provocations meurtrières, les attentats, les « accidents » mis en scène par toutes sortes de groupes et de services secrets.

Au-delà de la vérité des faits, dont nous ne saurons peut-être jamais rien, ce qui demeure de cette thèse, c'est, encore une fois, que la puissance dominante est l'instigatrice de tout, y compris des effets de subversion et de violence, qui sont de l'ordre du trompe-l'œil. Le pire, c'est encore nous qui l'avons perpétré. Ce n'est certes pas glorieux pour nos valeurs démocratiques, mais c'est encore mieux que de reconnaître à d'obscurs djihadistes le pouvoir de nous infliger une telle défaite. Déjà, dans le crash du Boeing de Lockerbie, on a longtemps préféré l'hypothèse d'une défaillance technique à celle d'un acte terroriste. Même si l'aveu de sa propre défaillance est grave, il est encore préférable à l'aveu de la puissance de l'autre (ce qui n'empêche pas la dénonciation paranoïaque de l'axe du Mal).

S'il s'avérait qu'une telle mystification est possible, si l'événement a été fomenté de toutes pièces, il n'a plus évidemment aucune portée symbolique (si les Twins ont été dynamitées de l'intérieur – le crash ne suffisant pas à les faire s'effondrer – il devient très difficile de dire qu'elles se sont suicidées !). Il ne s'agit plus que d'une conjuration politique. Et pourtant... Même si tout cela était le fait de quelque clique d'extrémistes ou de militaires, ce serait quand même bien le signe (comme dans l'attentat d'Okla-homa City) d'une violence interne autodestructrice, de la prédisposition obscure d'une société à concourir à sa perte – illustrée par les dissensions au sommet entre CIA et FBI qui, en neutralisant réciproquement l'information, ont donné aux terroristes la chance inouïe de réussir.

Le 11 septembre aura soulevé avec violence la question de la réalité, dont l'hypothèse fantaisiste du complot est le sous-produit imaginaire. D'où, peut-être la véhémence avec laquelle cette thèse a été récusée de toute part. Est-ce parce qu'elle peut passer pour anti-américaine et disculpe les terroristes ? (Mais les disculper, c'est leur ôter la responsabilité de l'événement, cela rejoint le point de vue méprisant selon lequel jamais les islamistes n'auraient été capables d'une telle performance.) Non, c'est plutôt l'aspect « négationniste » de cette thèse qui explique la violence de la réaction. La dénégation de la réalité est en soi terroriste. Tout vaut mieux que de la contester en tant que telle. Ce qu'il faut sauver, c'est avant tout le principe de réalité. Le négationnisme est l'ennemi public numéro un. Or, en fait, nous vivons déjà largement dans une société négationniste. Plus aucun événement n'est « réel ». Attentats, procès, guerre, corruption, sondages : plus rien qui ne soit truqué ou indécidable. Le pouvoir, les autorités, les institutions sont les premières victimes de cette disgrâce des principes de vérité et de réalité. L'incrédulité fait rage. La thèse du complot ne fait qu'ajouter un épisode plutôt burlesque à cette situation de déstabilisation mentale. D'où l'urgence de combattre ce négationnisme rampant et de sauvegarder à tout prix une réalité sous perfusion. Car si, contre le terrorisme et l'insécurité physique, on peut dresser tout un appareil de répression et de dissuasion, rien ne nous protégera de cette insécurité mentale.

D'ailleurs, toutes les stratégies sécuritaires ne sont que le prolongement de la terreur. Et c'est la véritable victoire du terrorisme que d'avoir plongé tout l'Occident dans l'obsession sécuritaire, c'est-à-dire dans une forme voilée de terreur perpétuelle.

Le spectre du terrorisme force l'Occident à se terroriser lui-même – le réseau policier planétaire équivalant à la tension d'une guerre froide universelle, d'une quatrième guerre mondiale qui s'inscrit dans les corps et dans les mœurs.

Ainsi les puissants de ce monde se sont-ils réunis récemment à Rome pour signer un traité dont ils proclament en chœur qu'il met un point final à la guerre froide. Mais ils ne sont même pas sortis de l'aéroport, ils sont restés parkés sur le tarmac, entourés de blindés, de barbelés et d'hélicoptères, c'est-à-dire de tous les symboles de la nouvelle guerre froide, celle de la sécurité armée, de la dissuasion perpétuelle d'un ennemi invisible.

Ni politiquement ni économiquement, l'abolition des tours ne met en échec le système mondial. Autre chose est en jeu : l'électrochoc de l'agression, l'insolence de sa réussite et, du coup, la perte de créance, la faillite de l'image. Car le système ne peut fonctionner que s'il peut s'échanger contre sa propre image, se réfléchir comme les tours dans leur gémellité, trouver son équivalent dans une référence idéale. C'est cela qui le rend invulnérable – et c'est cette équivalence qui a été brisée. C'est dans ce sens que, tout en étant aussi insaisissable que le terrorisme, il a pourtant été frappé au cœur.

La violence du mondial

Le terrorisme actuel n'est pas le descendant d'une histoire traditionnelle de l'anarchie, du nihilisme et du fanatisme. Il est contemporain de la mondialisation et, pour en saisir les traits, il faut refaire une brève généalogie de cette mondialisation, dans son rapport avec l'universel et le singulier.

Il y a entre les termes de « mondial » et d'« universel » une analogie trompeuse. L'universalité est celle des droits de l'homme, des libertés, de la culture, de la démocratie. La mondialisation, c'est celle des techniques, du marché, du tourisme, de l'information. La mondialisation semble irréversible, alors que l'universel serait plutôt en voie de disparition. Du moins tel qu'il s'est constitué en système de valeurs à l'échelle de la modernité occidentale, sans équivalent dans aucune autre culture.

Toute culture qui s'universalise perd sa singularité et se meurt. Il en est ainsi de toutes celles que nous avons détruites, en les assimilant de force, mais aussi de la nôtre, dans sa prétention à l'universel. La différence est que les autres cultures sont mortes de leur singularité, ce qui est une belle mort, tandis que nous mourons de la perte de toute singularité, de l'extermination de toutes nos valeurs, ce qui est une vraie mort.

Nous pensons que la destination idéale de toute valeur est dans l'élévation à l'universel, sans mesurer le danger mortel que constitue cette promotion : bien plutôt qu'une élévation, c'est une dilution vers le degré zéro de la valeur. Du temps des Lumières, l'universalisation se faisait par excès, selon un progrès ascendant – aujourd'hui elle se fait par défaut, par une fuite en avant vers le plus petit commun dénominateur. Ainsi en est-il des droits de l'homme, de la démocratie, de la liberté : leur expansion correspond à leur définition la plus faible.

En fait, l'universel périt dans la mondialisation. La mondialisation des échanges met fin à l'universalité des valeurs. C'est le triomphe de la pensée unique sur la pensée universelle. Ce qui se mondialise, c'est d'abord le marché, la profusion des échanges et de tous les produits, le flux perpétuel de l'argent. Culturellement, c'est la promiscuité de tous

les signes et de toutes les valeurs, c'est-à-dire la pornographie. Car la diffusion mondiale de tout et de n'importe quoi au fil des réseaux, c'est cela la pornographie : nul besoin de l'obscénité sexuelle, il suffit de cette copulation interactive. Au terme de ce processus, il n'y a plus de différence entre le mondial et l'universel. L'universel lui-même est mondialisé, la démocratie et les droits de l'homme circulent exactement comme n'importe quel produit mondial, comme le pétrole ou comme les capitaux.

Ce qui advient avec le passage de l'universel au mondial, c'est à la fois une homogénéisation et une fragmentation à l'infini. Ce n'est pas le local qui succède au central, c'est le disloqué. Ce n'est pas le décentré qui succède au concentrique, c'est l'excentrique. Et la discrimination et l'exclusion ne sont pas une conséquence accidentelle, elles sont dans la logique même de la mondialisation.

Dès lors, on peut se demander si l'universel n'a pas déjà succombé à sa propre masse critique, et s'ils ont jamais existé, lui et la modernité, ailleurs que dans les discours et les morales officielles. En tout cas, pour nous, le miroir de l'universel est brisé. Mais c'est peut-être une chance car, dans les fragments de ce miroir brisé, toutes les singularités resurgissent : celles qu'on croyait menacées survivent, celles qu'on croyait disparues ressuscitent.

La situation se radicalise à mesure que les valeurs universelles perdent leur autorité et leur légitimité. Tant qu'elles s'imposaient comme valeurs médiatrices, elles réussissaient plus ou moins bien à intégrer les singularités comme différences dans une culture universelle de la différence, mais désormais elles n'y réussissent plus, car la mondialisation triomphante fait table rase de toutes les différences et de toutes les valeurs, inaugurant une culture (ou une inculture) parfaitement indifférente. Il ne reste plus, une fois l'universel disparu, que la technostructure mondiale toute-puissante face aux singularités redevenues sauvages et livrées à elles-mêmes.

L'universel a eu sa chance historique, mais aujourd'hui, confronté d'un côté à un ordre mondial sans alternative et, de l'autre, à la dérive ou à l'insurrection des singularités, les concepts de liberté, de démocratie, des droits de l'homme font bien pâle figure, n'étant que les fantômes d'un universel disparu.

L'universel était une culture de la transcendance, du sujet et du concept, du réel et de la représentation. L'espace virtuel du mondial est celui de l'écran, du réseau, de l'immanence, du numérique, d'un espace-temps sans dimension. Dans l'universel, il y avait encore une référence naturelle au monde, au corps, à la mémoire. Une sorte de tension dialectique et de mouvement critique qui trouvaient leur forme dans la violence historique et révolutionnaire. C'est l'expulsion de cette négativité critique qui ouvre sur une autre sorte de violence, celle du mondial : suprématie de la seule positivité et de l'efficacité technique, organisation totale, circulation intégrale, équivalence de tous les échanges. D'où la fin du rôle de l'intellectuel, lié aux Lumières et à l'universel – mais aussi du militant, lié aux contradictions et à la violence historique.

Y a-t-il une fatalité de la mondialisation ? Toutes les cultures autres que la nôtre échappaient de quelque façon à la fatalité de l'échange indifférent. Où est le seuil critique de passage à l'universel, puis au mondial ? Quel est ce vertige qui pousse le monde à l'abstraction de l'Idée, et cet autre vertige qui pousse à la réalisation inconditionnelle de l'Idée ?

Car l'universel était une Idée. Lorsqu'elle se réalise dans le mondial, elle se suicide comme Idée, comme fin idéale. L'humain devenu seule instance de référence, l'humanité immanente à elle-même ayant occupé la place vide du Dieu mort, l'humain règne seul désormais, mais il n'a plus de raison finale. N'ayant plus d'ennemi, il le génère de l'intérieur, et secrète toutes sortes de métastases inhumaines.

De là cette violence du mondial – violence d'un système qui traque toute forme de négativité, de singularité, y compris cette forme ultime de singularité qu'est la mort elle-même – violence d'une société où nous sommes virtuellement interdits de conflit, interdits de mort – violence qui met fin en quelque sorte à la violence elle-même, et qui travaille à mettre en place un monde affranchi de tout ordre naturel, que ce soit celui du corps, du sexe, de la naissance ou de la mort. Plus que de violence, il faudrait parler de virulence. Cette violence est virale : elle opère par contagion, par réaction en chaîne, et elle détruit peu à peu toutes nos immunités et notre capacité de résistance.

Cependant, les jeux ne sont pas faits, et la mondialisation n'a pas gagné d'avance. Face à cette puissance homogénéisante et dissolvante, on voit se lever partout des forces hétérogènes – pas seulement différentes, mais antagonistes. Derrière les résistances de plus en plus vives à la mondialisation, résistances sociales et politiques, il faut voir plus qu'un refus archaïque : une sorte de révisionnisme déchirant quant aux acquis de la modernité et du « progrès », de rejet non seulement de la technostructure mondiale, mais de la structure mentale d'équivalence de toutes les cultures. Cette résurgence peut prendre des aspects violents, anormaux, irrationnels au regard de notre pensée éclairée – des formes collectives ethniques, religieuses, linguistiques –, mais aussi des formes individuelles caractérielles ou névrotiques. Ce serait une erreur que de condamner ces sursauts comme populistes, archaïques, voire terroristes. Tout ce qui fait événement aujourd'hui le fait contre cette universalité abstraite – y compris l'antagonisme de l'islam aux valeurs occidentales (c'est parce qu'il en est la contestation la plus véhémente qu'il est aujourd'hui l'ennemi numéro un).

Qui peut faire échec au système mondial ? Certainement pas le mouvement de l'anti-mondialisation, qui n'a pour objectif que de freiner la dérégulation. L'impact politique peut être considérable, l'impact symbolique est nul. Cette violence-là est encore une sorte de péripétie interne que le système peut surmonter tout en restant maître du jeu.

Ce qui peut faire échec au système, ce ne sont pas des alternatives positives, ce sont des singularités. Or, celles-ci ne sont ni positives ni négatives. Elles ne sont pas une alternative, elles sont d'un autre ordre. Elles n'obéissent plus à un jugement de valeur ni à un principe de réalité politique. Elles peuvent donc être le meilleur ou le pire. On ne peut pas les fédérer dans une action historique d'ensemble. Elles font échec à toute pensée unique et dominante, mais elles ne sont pas une contre-pensée unique – elles inventent leur jeu et leurs propres règles du jeu.

Les singularités ne sont pas forcément violentes, et il en est de subtiles, comme celles des langues, de l'art, du corps ou de la culture.

Mais il en est de violentes – et le terrorisme en est une. Elle est celle qui venge toutes les cultures singulières qui ont payé de leur disparition l'instauration de cette seule puissance mondiale.

Il ne s'agit donc pas d'un « choc de civilisation » mais d'un affrontement, presque anthropologique, entre une culture universelle indifférenciée et tout ce qui, dans quelque domaine que ce soit, garde quelque chose d'une altérité irréductible.

Pour la puissance mondiale, tout aussi intégriste que l'orthodoxie religieuse, toutes les formes différentes et singulières sont des hérésies. À ce titre, elles sont vouées soit à rentrer de gré ou de force dans l'ordre mondial, soit à disparaître. La mission de l'Occident (ou plutôt de l'ex-Occident, puisqu'il n'a plus depuis longtemps de valeurs propres) est de soumettre par tous les moyens les multiples cultures à la loi féroce de l'équivalence. Une culture qui a perdu ses valeurs ne peut que se venger sur celles des autres. Même les guerres – ainsi celle d'Afghanistan – visent d'abord, au-delà des stratégies politiques ou économiques, à normaliser la sauvagerie, à frapper d'alignement tous les territoires. L'objectif est de réduire toute zone réfractaire, de coloniser et de domestiquer tous les espaces sauvages, que ce soit dans l'espace géographique ou dans l'univers mental.

La mise en place du système mondial est le résultat d'une jalousie féroce : celle d'une culture indifférente et de basse définition envers les cultures de haute définition – celle des systèmes désenchantés, désintensifiés, envers les cultures de haute intensité – celle des sociétés désacralisées envers les cultures ou les formes sacrificielles.

Pour un tel système, toute forme réfractaire est virtuellement terroriste^[1]. Ainsi encore l'Afghanistan. Que, sur un territoire, toutes les licences et libertés « démocratiques » – la musique, la télévision, ou même le visage des femmes – puissent être interdites, qu'un pays puisse prendre le contre-pied total de ce que nous appelons civilisation – quel que soit le principe religieux qui soit invoqué, ceci est insupportable au reste du monde « libre ». Il n'est pas question que la modernité puisse être reniée dans sa prétention universelle. Qu'elle n'apparaisse pas comme l'évidence du Bien et l'idéal naturel de l'espèce, que soit mise en doute l'universalité de nos mœurs et de nos

valeurs, fût-ce pour certains esprits immédiatement caractérisés comme fanatiques, ceci est criminel au regard de la pensée unique et de l'horizon consensuel de l'Occident.

Cet affrontement ne peut être compris qu'à la lumière de l'obligation symbolique. Pour comprendre la haine du reste du monde envers l'Occident, il faut renverser toutes les perspectives. Ce n'est pas la haine de ceux à qui on a tout pris et auxquels on n'a rien rendu, c'est celle de ceux à qui on a tout donné sans qu'ils puissent le rendre. Ce n'est donc pas la haine de la dépossession et de l'exploitation, c'est celle de l'humiliation. Et c'est à celle-ci que répond le terrorisme du 11 septembre : humiliation contre humiliation.

Le pire pour la puissance mondiale n'est pas d'être agressée ou détruite, c'est d'être humiliée. Et elle a été humiliée par le 11 septembre, parce que les terroristes lui ont infligé là quelque chose qu'elle ne peut pas rendre. Toutes les représailles ne sont qu'un appareil de rétorsion physique, alors qu'elle a été défaite symboliquement. La guerre répond à l'agression, mais pas au défi. Le défi ne peut être relevé qu'en humiliant l'autre en retour (mais certainement pas en l'écrasant sous les bombes ni en l'enfermant comme un chien à Guantanamo).

La base de toute domination, c'est l'absence de contrepartie – toujours selon la règle fondamentale. Le don unilatéral est un acte de pouvoir. Et l'Empire du Bien, la violence du Bien, c'est justement de donner sans contrepartie possible. C'est occuper la position de Dieu. Ou du Maître, qui laisse la vie sauve à l'esclave, en échange de son travail (mais le travail n'est pas une contrepartie symbolique, la seule réponse est donc finalement la révolte et la mort). Encore Dieu laissait-il place au sacrifice. Dans l'ordre traditionnel, il y a toujours la possibilité de rendre, à Dieu, à la nature, ou à quelque instance que ce soit, sous la forme du sacrifice. C'est ce qui assure l'équilibre symbolique des êtres et des choses. Aujourd'hui, nous n'avons plus personne à qui rendre, à qui restituer la dette symbolique – et c'est cela la malédiction de notre culture. Ce n'est pas que le don y soit impossible, c'est que le contre-don y soit impossible, puisque toutes les voies sacrificielles ont été neutralisées et désamorçées (il ne reste

plus qu'une parodie de sacrifice, visible dans toutes les formes actuelles de la victimalité).

Nous sommes ainsi dans la situation implacable de recevoir, toujours recevoir, non plus de Dieu ou de la nature, mais de par un dispositif technique d'échange généralisé, et de gratification générale. Tout nous est virtuellement donné, et nous avons droit à tout, de gré ou de force. Nous sommes dans la situation d'esclaves à qui on a laissé la vie, et qui sont liés par une dette insoluble. Tout cela peut fonctionner longtemps grâce à l'inscription dans l'échange et dans l'ordre économique mais, à un moment donné, la règle fondamentale l'emporte, et à ce transfert positif répond inévitablement un contre-transfert négatif, une abréaction violente à cette vie captive, à cette existence protégée, à cette saturation de l'existence. Cette réversion prend la forme soit d'une violence ouverte (le terrorisme en fait partie), soit du déni impuissant, caractéristique de notre modernité, de la haine de soi et du remords, toutes passions négatives qui sont la forme dégradée du contre-don impossible.

Ce que nous détestons en nous, l'obscur objet de notre ressentiment, c'est cet excès de réalité, cet excès de puissance et de confort, cette disponibilité universelle, cet accomplissement définitif – le destin que réserve au fond le Grand Inquisiteur aux masses domestiquées chez Dostoïevski. Or, c'est exactement ce que réprouvent les terroristes dans notre culture – d'où l'écho que trouve le terrorisme et la fascination qu'il exerce.

Tout autant que sur le désespoir des humiliés et des offensés, le terrorisme repose ainsi sur le désespoir invisible des privilégiés de la mondialisation, sur notre propre soumission à une technologie intégrale, à une réalité virtuelle écrasante, à une emprise des réseaux et des programmes qui dessine peut-être le profil involutif de l'espèce entière, de l'espèce humaine devenue « mondiale » (la suprématie de l'espèce humaine sur le reste de la planète n'est-elle pas à l'image de celle de l'Occident sur le reste du monde ?). Et ce désespoir invisible – le nôtre – est sans appel, puisqu'il procède de la réalisation de tous les désirs.

Si le terrorisme procède ainsi de cet excès de réalité et de son échange impossible, de cette profusion sans contrepartie et de cette résolution forcée des conflits, *alors l'illusion de l'extirper comme un mal objectif est totale*, puisque, tel qu'il est, dans son absurdité et son non-sens, il est le verdict et la condamnation que cette société porte sur elle-même.

11 On peut même avancer que les catastrophes naturelles sont une forme de terrorisme. Les accidents techniques majeurs, tel celui de Tchernobyl, tiennent eux aussi à la fois de l'acte terroriste et de la catastrophe naturelle. L'empoisonnement au gaz toxique de Bhopal aux Indes – accident technique – aurait pu être un acte terroriste. N'importe quel crash aérien accidentel peut être revendiqué par un groupe terroriste. La caractéristique des événements irrationnels est de pouvoir être imputés à n'importe qui ou à n'importe quoi. À la limite, tout pour l'imagination peut être d'origine criminelle, même une vague de froid ou un tremblement de terre – ce n'est pas nouveau d'ailleurs : lors de celui de Tokyo en 1923, on vit massacrer des milliers de Coréens tenus pour responsables du séisme.

Dans un système aussi intégré que le nôtre, tout a le même effet de déstabilisation. Tout concourt à la défaillance d'un système qui se voudrait infaillible. Et, au regard de ce que nous subissons déjà dans le cadre de son emprise rationnelle et programmatique, on peut se demander si la pire catastrophe ne serait pas l'infailibilité du système lui-même.